

Dictée du lundi 20 mars 2023.

La dernière journée. Francis de Croisset. (Le dragon blessé)

Pas de difficulté particulière dans ce texte, sinon la construction des phrases qui rendent - grâce aux procédés de style - le mouvement, la profusion : il faut donc être attentif aux sujets parfois un peu éloignés ou inversés (accord des verbes).

De nombreux groupes de mots (nom + complément du nom) : voir s'il s'agit de produits (ex : coquillages, épices ...) ou de matière (ex : quartz, émail ...)

JE pars demain pour Moukden. C'est ma dernière journée à Pékin et je ne m'en console pas, en dépit des nouvelles menaçantes et de l'épidémie qui est aux portes.

— La situation politique est mauvaise, me confiait hier un ami, mais la situation sanitaire est pire. **Quelque** précaution que l'on prenne, on risque sa vie à chaque plat. Si nous savions ce que nous respirons comme microbes, nous n'oserions plus respirer.

Rien ne trouble, néanmoins, la douce quiétude de Pékin.

Je veux revoir la ville chinoise et à nouveau je traverse les rues pouilleuses qu'**ennoblissent** les **oriflammes** et les devises et où tant de **beauté** se marie à tant de misère. Le marché est là. J'y pénètre.

On y trouve tout : des boucheries, un théâtre en plein vent, des marchands de coquillages, d'épices, de jouets, de fromages, des comptoirs de **soieries**, de tapis, des cuisines qui sont des restaurants, des cordonneries, des pâtisseries, des coiffeurs et d'étranges pharmacies avec des recettes millénaires, des **talismans** et des **philtres** d'amour. Il y a des librairies, des miroitiers, des fleuristes, un combat de coqs, des poissonniers et un garage d'oiseaux.

Un velum abrite le marché et des pistes entre les **échoppes** s'entrecroisent, encombrées de porteurs, de coolies, de dames polychromes, de dandys portant robe blanche et feutre américain, d'enfants qui pissent, de chiens crasseux, de singsong girls, d'**éphèbes** fardés, de grosses commères alourdies de corbeilles de fibre et qu'escorte une marmaille accrochée à leurs pantalons.

Toute cette foule joue de l'éventail, piaille, se **coudoie** sans se bousculer, glisse à pas indolents, marchande et, des heures durant, s'attarde chez les libraires ou aux cuisines. Délaissant leurs comptoirs, les commerçants se font visite et s'installent.

Des **rais** de soleil éclairent la cohue bleue et blanche, accrochent **un jade**, font rutiler dans l'ombre d'une échoppe des grenouilles de quartz, des arbres de corail, des poissons de cristal, des jonques d'émail, des fruits de verre, des petits rochers de lapis ou encore, sur un paravent à fond crème, une oie sauvage qui, le bec dardé et les ailes droites, plonge entre deux rocailles dans un étang lunaire.

Une grâce, une politesse universelle, une urbanité séculaire règnent dans cette cité nonchalante et laborieuse où jamais quelqu'un ne **s'affaire**. Des gens qui ont déjeuné au marché vont y dîner tout à l'heure et sur les bancs du théâtre en plein vent qui déjà refuse du monde, les marchands de serviettes parfumées, de limons et d'éventails ont pris place, leurs éventails sur les genoux.

Je rejoins mon **rickshaw**, m'engage dans la ville tartare et ma nostalgie me ramène, à travers les avenues triomphales, aux portes des palais impériaux. Mais auparavant je veux voir les jardins d'un vieux palais qui, **attenant** à la Cité interdite, sert de résidence provisoire à un général du sud.

Une carte que m'a remise le maire me permet de les visiter.

Le général, cet après - midi là, reçoit. Des autos tournent dans l'allée poudreuse et de vieux Chinois, tous en robe, en descendent avec lenteur. Ils se saluent, les mains dans les manches et, à petits pas compassés, se dirigent vers le palais que gardent, appuyés sur leurs fusils ternis, deux jeunes soldats ensommeillés.

C'est dimanche. Des familles et des couples se promènent qui ont épinglé leur carte d'entrée à leurs robes ou à leurs vestons. J'essaie de retenir leurs visages, mais mon regard se brouille devant ces figures lisses d'où les traits sont absents et où a peine les yeux s'indiquent.

Un sentier capricieux mène vers un étang : en Chine, le plus court chemin d'un point à un autre est un zig-zag.

Un pavillon ruineux mire dans l'eau bleue ses murs rouges et ses tuiles d'émeraude. Assis côte à côte sur la berge, un adolescent et une très jeune fille contemplent dans l'herbe une chienne qui vient de mettre bas et qui, longuement, lèche sa portée. Soudain, le garçon s'empare d'un des chiots, puis, retroussant sa robe et suivi de sa compagne, il s'éloigne en courant et, au bord de l'étang, se rassoit. La jeune fille, qui a allumé une cigarette, s'amuse, du bout embrasé, à piquer les yeux encore aveuglés du petit chien. Celui-ci se débat. La cigarette s'éteint et le garçon, allumant son briquet, le passe à sa compagne. Alors, celle-ci, avec un mince sourire, rôtit les yeux du chien qui agonise, tandis que plus loin, assise en rond sur le gazon, une famille extasiée contemple les premiers pas d'un enfant, que sur un pont de marbre deux amoureux passent, les mains reliées par une rose, et qu'un vieux bonhomme en sarrau bleu, une tige souple posée sur l'épaule, promène tendrement un oiseau qui pépie dans une petite cage balancée.

*
**

De nouveau, les palais impériaux. Le cœur serré, j'y ressens cette détresse qu'ils m'inspiraient le premier jour. Il me semble que depuis mon arrivée certains murs, certains lambris se sont effrités davantage.

Dans la somptueuse cité désolée, un seul coin n'est pas qu'un décor. C'est dans l'un des palais plus petit que les autres, plus isolé, plus secret, les modestes appartements de celui qui fut le dernier empereur de la Chine. Aucun objet précieux, mais qu'importe ! Les témoins de sa vie quotidienne sont là : sa table, sa chaise, ses livres, des potiches, une pendule et jusqu'à ses photographies. C'est ici que vécut, exilé dans ses propres palais, et détrôné pour la seconde fois, le dernier descendant de la maison des Tchings.

De nouveau je m'é gare dans les jardins et moi qui croyais connaître la Cité interdite j'y découvre de nouvelles splendeurs. Mais toutes sont menacées, vouées peu à peu à la mort. Encore dix ans de république et ce sera la fin. Rien ne peut plus sauver Pékin qu'un miracle, sans doute le miracle japonais. Peut-être est-il plus proche qu'on ne le croit^[1].

Cependant, mon coureur me rappelle l'heure du train. Avant que de me rendre à la gare, j'ai le temps de revoir sous le soleil couchant la Porte du Tambour qui, de sa masse guerrière, semble protéger la cité. Jadis, aux quatre coins de la capitale, des guetteurs au faîte de ces donjons formidables surveillaient jour et nuit l'horizon.

Aujourd'hui encore, poussant les lourdes portes, les soldats à l'approche de la nuit verrouillent la ville jusqu'à ce que le premier clairon ait sonné l'aube.

Une seconde enceinte qui, de-ci, de-là, tombe en ruines, défend à quelques kilomètres les abords de Pékin, tandis que tout là-bas, dominant les plaines de Mongolie, la Haute Muraille dresse sa sauvage ceinture. Sur des milliers de lieues sa masse obstinée monte la garde, épousant les rocs et les monts. Par millions, les bâtisseurs qui l'ont édifiée sont morts à la peine. Tous sont ensevelis dans ses flancs. C'est ainsi que par delà les siècles et les siècles, l'esprit des morts protège la muraille.

1. ↑ Ces notes ont été rédigées fin 1934, et depuis les événements ont singulièrement donné raison à l'auteur.

VOCABULAIRE :

- **Le mot « pantalon »** mérite quelques lignes : le mot est d'abord utilisé au pluriel = ce sont des pantalons (comme on disait des braies) et désignait la culotte et les lingerie des femmes. Il vient du nom d'un personnage de la comédie italienne, c'est une culotte longue, descendant jusqu'aux chevilles.

De nombreux synonymes, dans tous les niveaux de langue : des braies (déjà portées par les Gaulois), **un bénard** (un pantalon à la Bénard, du nom d'un tailleur 1881, aujourd'hui passé dans le langage familier ou argotique), **un falzar** (du turc chalvar = culotte bouffante), **un froc** (de l'allemand rock = habit de moine, d'où l'expression « se défroquer = abandonner une profession religieuse), **un fendard** (à cause de la fente de la braguette), **un fotal** (apparu en 1916), **un grim pant** (mot familier, voire argotique).

Aujourd'hui, on porte **des jeans**, ou plutôt **un jean**. (on a commencé à porter des blue-jeans, à cause de la couleur de la toile « denim » = de Nîmes [toile d'abord destinée aux tentes puis aux pantalons des pionniers des Etats-Unis, des cow-boys qui avaient besoin d'une toile solide ...])

- « baisser son pantalon » = se soumettre, se montrer lâche

- « **Ennobler / anoblir** » : ces deux mots sont des **paronymes**. Ils ont le même sens général = rendre noble, mais ne s'emploient pas dans le même contexte. On **ennoblit** un caractère, un homme quand on le rend meilleur. On **anoblit** un roturier quand on le fait gentilhomme, noble, c'est de classe sociale dont il est question

- « **Oriflammes** » ori | flamme = drapeau, étendard ;

- C'est d'abord le phénomène lumineux du feu, ou l'incendie lui-même
- Ce mot désigne aussi l'amour, l'ardeur

☛ Quand un mot a plusieurs sens, on parle de **polysémie**.

- **Le mot « talisman »** : de l'arabe « lilsam », lui-même du grec ancien « telesma », (= rite religieux) désigne un porte-bonheur, un gri-gri qui conjure le mauvais sort.

- Qu'est-ce qu'un limon ?
- Ensemble de particules de terre mêlées de débris organiques déposées au fond des étangs, des fossés ou entraînées par les eaux courantes dans les parties déclives des terrains.

- Le limon est une pièce dans laquelle les marches, contremarches, balustres et barreaux de rampe s'encastrent
- C'est aussi un citron.

L'auteur :

Francis de Croisset est de ces auteurs du XIX^e oubliés : son œuvre est d'abord du théâtre léger (pièces en un acte ; parfois reprises par « Au Théâtre ce soir » ou livrets d'opérettes (Ciboulette, par exemple), il rédige ensuite des récits de voyages en Extrême-Orient : Inde, Chine, Ceylan.

Le texte est extrait de « Le Dragon blessé », récit d'un voyage en Chine (1938).

Franz Wiener, dit Francis de Croisset, né à Bruxelles le 28 janvier 1877 et mort à Neuilly-sur-Seine le 8 novembre 1937, est un auteur dramatique, romancier et librettiste français.

Il est issu d'une famille juive allemande. Son grand-père, Jacques Wiener (1815-1899), s'était installé vers 1835 à Bruxelles ; graveur, il créa le premier timbre belge. Le père de Francis de Croisset, Alexandre Wiener (1848-1920), était peintre

Son ami le journaliste Maurice de Waleffe (1874-1946) témoigne que, dès son arrivée à Paris, en 1897, il projetait, pour mieux s'intégrer à la société parisienne, de **demandeur sa naturalisation**, de changer de nom et de se faire baptiser et que le nom de **Croisset** était pour lui « le nom du village d'où Gustave Flaubert datait les volumes de sa correspondance ». En 1911, il obtint du Conseil d'État le changement de son nom pour celui de Wiener de Croisset.

Francis de Croisset recherche le scandale avec des comédies d'une audace calculée, et devient, par son œuvre mais aussi par sa vie privée, omniprésent dans la presse du temps.

Au théâtre, il collabore avec Robert de Flers après le décès de Gaston Arman de Caillavet en 1915.

Après avoir été fiancé avec M^{lle} Dietz-Monnin, il épouse, en 1910, Marie-Thérèse de Chevigné, veuve de Maurice Bischoffsheim (1875-1904), arrière-petite-fille par sa mère du marquis de Sade et mère de Marie-Laure de Noailles. Ils font aménager à partir de 1912 la Villa Croisset à Grasse.

A partir de 1934 et jusqu'à **sa mort le 8 novembre 1937**, il vécut avenue Gabriel à Paris.

Élégant, brillant et mondain, il inspire à Marcel Proust la métamorphose de Bloch en Jacques du Rozier dans À la recherche du temps perdu. (c'est preuve qu'il était

lu par les écrivains, à cette époque)

On connaît encore « Nous avons fait un beau voyage » dont un site littéraire dit « c'est un récit délicieusement désuet, pétri d'anglicismes mondains »

Si vous cherchez, vous trouverez « **La Dame de Malacca** »

Sa pièce de théâtre « Les Vignes du Seigneur » est régulièrement reprise sur les « petites scènes ». Elle a été créée par Fernandel.

La dame de Malacca est l'un des rares romans français ayant pour cadre la Malaisie alors sous domination britannique. Dans ce livre, l'auteur dépeint avec un humour caustique la bonne société victorienne dans ses travers les plus ridicules, ses hiérarchies sans pitié dont les personnages deviennent presque des caricatures. Malgré cette rigidité ou peut-être à cause d'elle une histoire merveilleuse va naître. Drôle, acerbe et romantique, ce roman nous fait découvrir un petit sultanat sur les côtes de Malacca au bord de la baie du Bengale. Dans la Malaisie des années trente, une jeune femme débarque au Malacca nouvellement mariée à un Major de l'armée anglaise. C'est dans une société étriquée, étouffée par ses codes moraux et sociaux qu'Audrey fait son apprentissage de la vie aux colonies. Intelligente, curieuse et belle, Audrey va évidemment donner du fil à retordre aux belles âmes puritaines...

LES VIGNES DU SEIGNEUR

Robert de Flers , Francis de Croisset

Les Vignes du Seigneur : (4 hommes, 5 femmes) Le Comte Hubert de Kardec entretient une liaison amoureuse avec l'élégante Gisèle. Une liaison quasi-officielle... Il accueille avec empressement son ami, Henri Lévrier, parti aux Indes depuis dix-huit mois. Jadis ivrogne invétéré, Henri est maintenant guéri et s'en vante avec fierté. Resté seul un instant avec Gisèle, Henri lui avoue qu'il s'enivrait pour oublier l'amour qu'il avait pour elle. Ils deviennent des amants discrets, précautionneux, jusqu'au jour où, à la suite d'un accident, Hubert oblige Henri à boire trois whiskies. Cognac et brandy achèvent de l'enivrer. Henri a le vin triste ; il confesse à Hubert son chagrin de le tromper... Interprétée avec brio à la création par Victor Boucher, cette fameuse « scène d'ivresse » est devenue un classique, souvent reprise, au cinéma et à la télévision par les plus grands acteurs comiques (Fernandel, Jean Lefèvre...)» (André Rivoire, Le Temps, 1923) "

Nous avons fait un beau voyage :

C'est à l'invitation d'un prince de Kapurthala que le voyage aux Indes se décide. C'est donc en touriste privilégié, certes, mais plus proche du routard que du client de tour-operator, que l'auteur s'aventurera dans les sites les plus isolés du pays : palais abandonnés, temples interdits, forêts denses, dont nous découvrons la beauté irréelle par touches impressionnistes, par expressions ramassées, notations jetées sur le papier, courts chapitres qui sont comme autant de vignettes d'un merveilleux album illustré. Significativement, la visite du Tal Mahal lui semble déjà d'un convenu rédhitoire. Le ton se fait plus grave en découvrant Bénarès et ses coutumes féroces ou écœurantes.

En contrepoint à ces propos poétiques, l'auteur s'adjoint un compagnon de voyage, l'inénarrable Hollicott, un jeune officier anglais qui lui servira de guide et, avec un ineffable accent, ponctuera le

récit de ses réflexions typiquement british et de ses bonnes fortunes sentimentales. (Voir la coquette Gwendoline et Desdemona, sa jeune lionne domestique)

Bien qu'écrit en 1930, ce journal de voyage, heureusement réédité en 2011, ne laisse qu'une envie : se précipiter sur les lieux aux noms si sonores et si artistement décrits.